

# Les vieux ont-ils aussi un avenir ?

Hervé Anctil

La première fois que je me suis senti vieux, je devais bien avoir... 12 ans. Ma mère m'avait fait garder par une voisine, qui avait trois enfants plus jeunes que moi. Ces trois monstres n'ont pas cessé de me regarder comme si j'étais un « vieil enfant sage ».

La deuxième fois que je me suis senti vieux, je devais bien avoir... 28 ans. J'accompagnais un ami, de quelques années mon cadet, à une partie de ballon organisée par des étudiants de sa promotion. Quand, au fil de la conversation, je leur dis que j'étais papa, ils me regardèrent comme si j'étais devenu un « vieux sage », hors du temps, de leur temps.

Ce fut peut-être la dernière fois que j'ai ressenti l'abominable poids des ans. Avec le temps, j'ai compris que la vieillesse, comme la jeunesse, est une chose bien relative. Tenez ! On entre sur le marché du travail à près de 30 ans. Quelques années plus tard, à 45 ans disons, on est déjà considéré dans plusieurs milieux comme un « travailleur vieillissant » (on n'ose pas encore dire « vieux », mais le jour n'est pas loin). Et pendant tout ce temps, l'être humain peut escompter vivre plus de 80 ans. Voilà donc comment la vie se découpe maintenant : on passe 30 ans à être jeune, et 30 ou 35 ans à être vieux. Tout ça laisse à peine 15 ou 20 ans pour être adulte. C'est peut-être pour ça qu'il y en a de moins en moins, des adultes, mais ça c'est une autre histoire...

On est toujours le jeune ou le vieux de quelqu'un. Ou bien le villageois, le provincial, l'étranger. Aussi, j'ai délaissé ce jeu des comparaisons et je choisis mes amis pour ce qu'ils sont, point. Bon, je peux bien vous l'avouer, il m'arrive parfois de me trouver un peu... jeune. Appelez cela de la vanité. Pour m'excuser, je vous dirai que cela arrive seulement dans certaines circonstances. La dernière fois, c'était il y a deux jours. J'avais pris congé et je décidai d'aller déjeuner dans un de ces établissements de restauration rapide que l'on trouve chez nous à tous les coins de rue. Je me préparais à lire tranquillement mon journal lorsque je me rendis compte qu'un groupe d'habitues occupait toute la place. Occuper, c'est



« L'homme n'est pas fait pour se reposer, seulement se reposer. Il lui faut des projets à sa mesure, de la griserie, sinon c'est la grisaille. Il a besoin de lendemains, sinon il s'enferme dans le quotidien. »

peu dire, ils l'avaient prise d'assaut. Une horde de têtes grises et blanches, des hommes et des femmes dans la fleur du troisième âge, qui passaient une grande partie de leur avant-midi ici à pérorer, gesticuler, cabotiner (un employé m'a dit qu'ils se retrouvaient là tous les matins).

Sauf votre respect, messieurs dames, le spectacle m'a désolé. Il m'a semblé qu'il se trouvait dans votre groupe des tonnes d'énergie qui auraient pu tellement profiter à d'autres, à la société, contribuer au réchauffement du climat social, par exemple. Mais, suis-je le genre de blanc-bec à vous faire la leçon ? J'ai cherché une explication, je crois en avoir trouvé une : quand toute l'existence est rythmée par le travail, quand les relations, l'emploi du temps, les projets sont déterminés par le boulot, ce n'est pas surprenant que l'on ait un jour envie de se reposer un peu. Mais on ne sait pas encore que l'homme n'est pas fait pour se reposer, seulement se reposer. Il lui faut des projets à sa mesure, des intérêts. Il lui faut de la griserie, sinon c'est la grisaille. Il a besoin de lendemains, sinon il s'enferme dans le quotidien.

Je sais qu'un jour je serai âgé, très âgé même, je l'espère bien. Mais vieux, jamais, je refuse. Si « vieux » signifie « s'échouer et arrêter le temps » ou « traverser le présent en s'excusant déjà de n'être pas plus loin » (Brel), non. Appelez ça comme vous voulez, de l'orgueil, de la vanité. Pour moi, c'est juste l'instinct de vie.